Lecture linéaire : « Zone », Apollinaire, *Alcools,* 1913.

Le recueil *Alcools* est considéré comme annonciateur du mouvement surréaliste du début du XXème siècle. Il devait d’abord s’ouvrir sur le célèbre « Pont Mirabeau » mais l’auteur a considéré qu’il devait figurer en premier, comme le manifeste d’une poésie résolument moderne et libérée des codes traditionnels. Ainsi, en plus d’avoir fait retirer à l’éditeur toute ponctuation lors de l’impression du livre, Apollinaire a souhaité que ce poème devienne inaugural. Il ne respecte ainsi ni strophe, ni rime et la ponctuation est libre, ca qui ne signifie pas qu’il n’y en a pas car le nombre de syllabes est précis : « le rythme même, et la coupe des vers, voilà la véritable ponctuation ».

Intitulé « Zone », il célèbre un Paris en pleine mutation au début du siècle. Alors que Baudelaire se plaint dans « Le cygne » que « Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite, hélas ! que le coeur d'un mortel) », Apollinaire erre dans un monde en mutation entre l’Ancien et le Nouveau, mêlant urbanisme et religion.

(mouvement à rédiger)

Il est étonnant de commencer un recueil par l’expression « A la fin » mais c’est le changement de monde qui est marqué ici. Le « tu » est un tutoiement qui peut s’adresser aussi bien au lecteur, interpelé sans ménagement, comme à soi-même, mais aussi à la tour Eiffel comme la suite du poème permet de l’interpréter. Il faut être « las du monde ancien », c’est-à-dire de ce XIXème siècle qui s’efface et qui sera enterré définitivement par la première guerre mondiale qui n’a pas encore eu lieur puisque le recueil paraît en 1913.

L’apostrophe « Bergère » puis « tour Eiffel » fait surgir une nouvelle possibilité d’énonciataire. L’ouvrage de 1889, est le symbole du génie de la construction moderne, puisqu’il s’agit d’une prouesse technique dans l’utilisation du fer. Elle devient par métaphore filée le guide du « troupeau qui bêle », sa verticalité lui fait dominer l’alignement des ponts qui enjambent la Seine, et elle est le symbole de la ville.

Elle est personnifiée au vers 3, en lui prêtant des sentiments comme l’impatience face au caractère rétrograde de la façon de vivre européenne, toujours fasciné par l’humanisme de la Renaissance « Antiquité grecque et romaine ».

La référence aux « automobiles » fait intervenir au vers 4 le lexique prosaique, généralement proscrit en poésie, sauf chez Baudelaire qui ébauche avec « Tableaux parisiens », section des Fleurs du mal, l’entrée du monde moderne en art. « ici » est un adverbe du « hic et nunc ». Ainsi l’alchimie doit se faire non seulement avec le laid mais aussi le banal. Même la machine moderne semble vieille.

L’affirmation suivante est martelée deux fois « la religion seule est restée toute neuve » avec les intensifs qui la célèbrent, et laisse supposer une ironie de la part de l’auteur. La comparaison est étrange, ces deux termes très difficiles à rapprocher sur le mode de la simplicité : «la religion/ Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation ». Il s’agit encore de la machine moderne, à peine inventée comme l’automobile. Il y aura dans une partie du poème non étudiée la comparaison du Christ avec l’aviateur « C’est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs/ Il détient le record du monde pour la hauteur ». On

Les trois premiers vers étaient détachés en alinéa, avec un saut de ligne, comme pour mettre en valeur l’apostrophe, les trois suivant en tercet, les 18 suivants forment une seule strophe avant un nouveau saut de ligne. Ils sont très longs et donnent l’impression d’un paragraphe en pose pour décrire la rue.

Les deux premiers vers affirment une profession de foi religieuse : « Seul en Europe » renvoie à une religion unique (qui comprend catholicisme, protestantisme et orthodoxie), le « Christianisme », nouvel énonciataire, remplacé par son représentant interpelé avec un superlatif laudatif « L’Européen le plus moderne c’est vous Pape Pie X ». Cette fois, le ton ironique ne laisse plus de doute.

Un revirement énonciatif se produit au vers 9 avec l’apostrophe « Et toi » qui donc ne peu t pas être la tour Eiffel, ni le pape. Est-ce le lecteur ? Il s’agit plutôt d’une expérience intime et personnelle de l’auteur, qui se parle à lui-même et se reproche sa répugnance à montrer sa ferveur ou à avouer ses péchés. La métonymie « les fenêtres observent » montre la pression du monde urbain et du qu’en-dira-t-on. Il s’agit de « honte » et de « confession ».

Le vers suivant semble suivre le regard du poète qui marche dans la rue avec l’accumulation des supports de lecture modernes « les prospectus les catalogues les affiches », l’oxymore « qui chantent » les personnifie et marque le paradoxe de leur lyrisme appelé au vers suivant « poésie ce matin », car il y a des slogans rimés, des descriptions publicitaires séduisantes. Apollinaire affirme une poésie du banal, complétée par la « prose » des « journaux ». La livraison continue avec les illustrés « pleines d’aventures policières », et la richesse de la diffusion de la presse avec des numéraux indéfinis « mille titres divers ».

L’énonciation change à nouveau avec le « je » mais pas vraiment le point de vue qui passe cependant au passé simple. Du présent du matin avec les déictiques « ici », « voilà », « ce matin » est passé. La « rue » est magnifiée « jolie », « neuve et propre », elle est métaphore de « clairon », elle remplace la nature pour annoncer le soleil.

L’accumulation suivante décrit ses passants, des employés avec le stéréotype des « belles sténo-dactylographes ». Un lexique banal, un récit qui trouve un rythme et des images pour devenir poétique.

Le vers suivant donne un verbe « y passent » à l’accumulation qui en devient le sujet, ainsi qu’un emploi du temps.

Le poème prend une allure de comptine de répétition quotidienne : « quatre fois par jour », « par trois fois ». « La sirène y gémit » donne une dimension mythologique à la scène. La métaphore filée de la cloche qui aboie, crée une hypallage sur la brutalité des sons ressentie. Une nouvelle accumulation vient remplir la vision avec les murs de la ville, comparés pour leur diversité à des « perroquets qui criaillent », le son qui leur est attribué étant aussi désagréable.

L’affirmation suivante est paradoxale après cette description dysphorique : « j Jaime la grâce de cette rue industrielle » : l’auteur affirme la beauté voire la spiritualité que l’on peut trouver dans la banalité du monde moderne, dans les mots et les images du monde moderne. Il plombe encore cette vision en donnant l’adresse, ce qui n’a rien de gracieux.